

Franco Buffoni

Poèmes

(tr. : Ph. Di Meo)

Rapine incendi contagi morie
Di umani. Poi – castigo di Dio – l'inondazione.
Reggere la salita i colpi e ancora
Trovare un letto dei viveri una stanza
Persino a poco prezzo
In un paese in guerra e già di sera
E degli uomini disposti a pagare.
Uomini non soldati
Per i quali di vernice
Occorreva sporcare la vetrata
Tanto d'impeto accorrevano.
Uomini posati.

Grandes hécatombes d'humains, contagions,
Vols, incendies. Puis – châtiment divin – une inondation.
Tenir dans la montée, sous les coups et encore
Trouver des vivres, une chambre, un lit,
Même à vil prix,
Dans un pays en guerre et déjà dans le soir,
Et des hommes disposés à payer.
Des hommes, non des soldats,
Pour lesquels il fallait
Barbouiller la verrière de peinture,
Tant ils accouraient impulsivement.
Des hommes posés.

Di notti passate facendo
La guardia alla pietra angolare
Della caserma e a se stessi.
Che sia energia vitale sesso e guerra
Di riservisti tecnici scienziati
E di soldati per una scultura
Monumentale:
Una lista di nomi sulla lapide
Nell'androne dell'edificio,
Sartoria militare come regno
Di avanspettacolo spiato sottopalco
E pittore di genere
Per loro alla stazione
A schizzare cartoline con i cuori.

Anche se le loro linguette dritte le docce
Stanno già da un po' scagliando,
Ancora il vapore non ha consumato i contorni
Ancora prevalgono il muschio e la terra
(quelli del terzo hanno corpi leggeri
Si inchiodano come gatti
Saltando dai muri).
Tra poco sarà tutto cottura e bagnoschiuma
Per ora, ancora, verità di tibie graffiate
Non del tutto sicure dell'appoggio.

De nuits passées à monter
La garde sur la pierre angulaire
De la caserne et sur eux-mêmes.
Qu'il s'agisse d'énergie vitale, de sexe et de guerre,
De réservistes, techniciens, scientifiques
Et de soldats pour une sculpture
Monumentale :

Une liste de noms sur une stèle,
Dans l'entrée du bâtiment,
Atelier de couture militaire comme un règne
De spectacle de variétés, un dessous de scène épié,
Et pour eux à la gare,
Un peintre de genre
Esquissant des cartes postales ornées de cœurs.

Même si leurs languettes droites,
Sont déjà en train d'écailler un peu les douches
La vapeur n'a pas encore rongé leurs contours
La mousse et la terre l'emportent encore
(Ceux du Troisième ont des corps légers,
Sautant des murs,
Il se plaquent tels des chats).
Sous peu tout sera cuisson, bain moussant,
Maintenant encore, vérité de tibias écorchés,
Imparfaitement sûrs de leur point d'appui.

La mano sapeva screpolata dove passare
Sapeva incominciare...
Un petto ingombro di pistolettate
In quel fottolengo camerata
Quando c'era il film luce
Era il bersaglio per vincere la sera
Di gente di coltello.
E togliti i coturni, alle caviglie allaccia
Campanelli d'argento
Ungiti e danza,
Come gatto riporta l'arto teso
Mentre la lingua scivola sul rosa
Che si allarga.

Gercée la main savait où passer,
Elle savait commencer...
Une poitrine encombrée de coups de pistolet,
Dans le foutoir de la chambrée
Lorsqu'on donnait le film pathé,
Pour des gens de sac et de corde,
C'était la cible pour vaincre le soir,
Ôte tes cothurnes, noue des clochettes
D'argent à tes chevilles,
Oins-toi de danse,
Comme un chat retend sa jambe
Tandis que ta langue glisse sur le rose
De plus en plus grand.

Attorno al sommergibile deposte
Uova verdi e coriandoli
Emerge nero in capo e accanto a lui
Un altro sub spunta dall'acqua.
Tirremi uguali
A rinfrancare
L'esordio delle onde
Tazze bicchieri brocche di antichi marinai,
Anche il postale
Non c'entra più
E quasi neanche il mare,
Un pinnacolo dapprima emerge
Dal centro del mare piccolo
Sollevando filamenti di schiuma
E ampi moti porgenti
Tarentium
Sotto marino

Lo spazio dove si cucina
È due metri per due con quattro fiamme
E accanto al lavello del risciacquo
Sei cuccette. Una sull'altra
Uno e cinquanta in tutto.
Non dicono preghiera i ferri neri
Ma orizzontalità dei desideri
Impedimento a tentativi di pensiero
Per rimbalzo immediato
Dal missile puntato verso prua
A sessanta centimetri dai piedi.

Autour du sous-marin, des œufs
Verts et des confettis là déposés,
Sa tête noire émerge et un autre
Plongeur sort de l'eau à ses côtés.
Des trirèmes égales
Pour rassurer
L'exorde des vagues,
Des tasses, des verres, des brocs de marins antiques,
Et le paquebot-poste lui-même,
N'y tiennent plus,
Et presque pas la mer
Soulevant des filaments d'écume
Et d'amples mouvements d'offrande,
Un pinacle émerge tout d'abord
Depuis le centre du mar piccolo¹.
Tarentium²
Sous-marin,
L'espace où on cuisine
Mesure deux mètres sur deux et compte quatre flammes
Et près de l'évier servant au rinçage
Six couchettes. L'une sur l'autre

¹ *Mar piccolo* : baie précédant la haute mer à Tarente, grand port militaire italien [N.d.T.]

² *Tarentium* : nom latin de Tarente [N.d.T.].

Un et cinquante en tout.
Les ferrailles noires ne récitent pas de prière
Mais l'horizontalité des désirs,
Entrave à toute tentative de pensée
À cause d'un ricochet immédiat
Depuis le missile pointé vers la proue
À soixante centimètres des pieds.

Veniva, e come lo splendido mare
Scuoteva l'ora più lenta del sole
La carne sua bianca di militare
Al fischio di rientro
Al buio caldo della sala macchine
L'odore di calcina e sigaretta
Dalla canottiera sugli slip
Riso viso paradiso
Ma niente voglia di scherzare.
Mani unite a treccia
A fargli da gradino
Le sigarette la bustina
L'armadetto in cima,
Adesso che prende anche la pila
Non trova l'accendino.

Il venait, et comme la mer splendide,
Il secouait l'heure la plus lente du soleil,
Ses chairs blanches de militaire,
Sous le coup de sifflet de la rentrée,
Dans l'obscurité chaude de la salle des machines,
L'odeur de cigarette et de mortier
Depuis le maillot de corps sur les slips,

Ris, visage, paradis,
Mais aucune envie de plaisanter.
En tresse, mains croisées,
Pour lui faire la courte échelle,
Les cigarettes, le calot
Le petit placard là-haut,
Maintenant qu'il prend aussi une pile,
Il ne trouve pas son briquet.

La testa del sole-piastra era vicina
Riscaldava solo da sinistra
E nebbia bianca mangiava.
In cima deponevano le uova
In camice persino i maschi rossi
Con loro grigie labbra tese inferno.
Somigliava alla linea precisa
Della sera. In cerchio
Si stendeva per tutta la risiera
Sui cavalli sui prati e dal sentiero
Ritornava alle case a strisce rosse
Di dogana, di segnali e ritardi,
Si fermava.
E nella fatiscente
Struttura ottagonale
Del municipio di campagna
Si organizzavano le deportazioni
Computando gli espropri,
Un reticolato a dividere gli spazi verso oriente,
Quella sottile striscia di nero
Pane lasciato cadere
Da una mano sporgente dal treno.

La tête du soleil-plaque était proche,
Elle réchauffait seulement depuis la gauche
Et mangeait de la brume blanche.
En blouse, même les mâles rouges
Déposaient leurs œufs là-haut,
Avec leurs lèvres grises tendues, l'enfer.
Il ressemblait à la ligne précise
Du soir. En cercle,
Il s'étendait sur toute la rizière,
Sur les chevaux, sur les prés et depuis le sentier,
Il revenait aux maisons à bandes rouges
De la Douane, des signaux et des retards,
Il s'arrêtait.
Dans la croulante
Structure octogonale,
De la mairie campagnarde,
On organisait les déportations,
En calculant les expropriations,
Un grillage pour diviser les espaces vers l'orient,
Cette mince bande de noir,
Du pain laissé tombé par une main
Dépassant du train.

Sotto la statua del costruttore di navi da guerra
La più grande canoa ha il motore diesel
Attraversa persino il canale
Il ponte basso coi segni dei camion
Che tentarono di passare,
Trasporta fino a cento fantaccini
Di un rito bizantino slavo.
Il culto si era diffuso
Nelle province ecclesiastiche oltre Sava

Con la madonna al centro della pala,
La tovaglia stesa ad asciugare
E su un riquadro rosso ad ombreggiare
La marca tedesca di una radio.
«Sono ostriche, comandante?»
Chiese guardando il cesto
Il giovane tenente,
«Venti chili di occhi di serbi,
Omaggio dei miei uomini»
Rispose sorridendo il colonello.
Li teneva in ufficio
Accanto al tavolo.
Strappati dai croati ai prigionieri.

Sous la statue du constructeur de bateaux de guerre,
Le plus grand canoë a un moteur diesel,
Il traverse le canal lui-même,
Le pont bas portant les marques des camions
Qui essayèrent de passer,
Il transporte jusqu'à cent fantassins
d'un rite byzantin slave.
Le culte s'était répandu
Dans les provinces ecclésiastiques d'au-delà de la Save,
Avec la madone nichée au centre du retable,
La nappe mise à sécher
Et sur une bordure rouge, à l'ombre,
La marque allemande d'une radio.
« S'agit-il d'huîtres, mon commandant ? »,
Demanda le jeune lieutenant
En regardant le panier,
« Vingt kilos d'yeux serbes,
Un cadeau de mes hommes »³,
Répondit le colonel, souriant.

³ D'après une page célèbre du *Kaputt* de Malaparte [N.d.T].

Il les gardait dans son bureau,
Près ce sa table.
Arrachés par les Croates aux prisonniers.

Nuca di vescovo anziano
Alla stanga inginocchiato
Ferrato come un cavallo
Prima di essere sgozzato.
A sassate e con le fionde
Erano i curdi contro gli armeni in fuga
A procedere alla spoliazione
Dopo i massacri turchi.
I muri del castello grigi d'ombra
Verso le balconate al primo piano
Con finti coppi poggianti su tegole di gronda.

Guerra morte fama vittoria
A forma di teste femminili
Fissate con colorature di piombo
Discese da cespi d'acanto.
Stilizzazione di ali piumate
In scansione prospettica
Sovrastante l'entrata e la croce uncinata
Posta sopra la vetrata.
Torsioni alterne di unghie e di latrati,
Acque di Loira vive nei fossati.

Nuque de vieil évêque,
Agenouillé à la bâcle,
Ferré comme un cheval
Avant d'être saigné.

A coups de pierres, à coups de frondes,
C'étaient des Kurdes contre des Arméniens en fuite
Qui procédaient aux spoliations
Après les massacres des Turcs.
Les murs gris d'ombre du château,
Du côté des balcons du premier étage,
Avec de fausses tuiles romaines reposant sur des gouttières.

La guerre, la gloire, la mort, la victoire
Sous forme de têtes féminines
Assurées par des coulées de plomb,
Descendues par des touffes d'acanthé.
Stylisation d'ailes empanachées,
En scansion de perspectives,
Dominant l'entrée et la croix gammée
Fichée sur la verrière.
Ongles et aboiements en torsions alternées,
Eaux de la Loire vivantes dans les fossés.

Dalla torre scalare all'altana
Sui tre ordini di logge
Lo sguardo infilava quattro sale
Legate da una passatoia
Rossa come la lingua
Dei cani al caminetto.
Dal colore dei capelli
Al pavimento in legno
Oscillava il cognac nella mano
E i coristi tornavano martiri
Trafitti senza affreschi alle spalle.

Depuis la tour, monter sur le belvédère,
Sur les trois ordres de loggias,
Le regard pénétrait quatre salles
Reliées par un tapis,
Rouge comme la langue,
Des chiens assis auprès de la cheminée.
Depuis la couleur de ses cheveux,
Au plancher de bois,
Il faisait tourner le cognac dans sa main
Et les choristes redevenaient des martyrs
Transpercés, sans fresques dans leur dos.

I

Unico corpo verde undici scout
Scampati alla retata di Lione
Giocavano a bocce coi ciottoli
Di corsa sul sentiero,
Due pietre tonde di serpentino
Fino alla grotta sotto la fattoria.
L'ululato del cane incatenato
Alla catasta dei legni,
L'acqua colore dell'erba
Vitrea, ad abbandonarla un'alborella
Dritta nell'acchiappa farfalle del più piccolo.

III

Dopo un giorno nella grotta
Quella notte avrebbero tagliato per i campi
Verso il Giura al confine sullo sfondo.
Uncinati invece all'alba dalle belve

Come le alborelle.

II

Sbucavano dalle cavità di carri oscuri
Contro il verde
I soldati neri a falesia.
Li accoglievano
Tre case bianche e gialle
Dai riflessi aguzzi e una bambina
Dietro ai vetri.

I

Un seul corps vert, onze scouts,
Rescapés du coup de filet de Lyon,
Courant sur le sentier,
Jouaient aux boules avec des cailloux
Deux pierres rondes de serpentine
Jusqu'à la grotte située sous la ferme.
L'ululement du chien enchaîné
Au tas de bois,
L'eau couleur d'herbe,
Vitreuse, droite dans le filet à papillon
Du plus petit, une ablette l'abandonne.

III⁴

Après une journée dans la grotte,
Cette nuit-là ils couperaient à travers champs,
Vers le Jura, avec la frontière au bout.

⁴ Ci-dessous vous avez inversé les deux strophes suivantes [N.d.T.]

Crochetés au contraire à l'aube par les fauves,
Telles des ailettes.

II

Ils sortaient de la cavité des chars sombres,
Contre le vert,
Les soldats noirs en falaise.
Trois maisons blanches et jaunes,
Aux reflets pointus, et une fillette
Derrière les vitres,
Les accueillait.

Scavavano luce nella sabbia le piccole mani
La sera il muro leccavano se potevano,
Norandino e Lucina
Sorpresi dall'orco,
Dal dentista alla paura.
Mano destra sul petto, il palmo al cuore
Incrociando di profilo il mento aguzzo,
Un triangolo cereo gote e fronte
Due ciotoline vuote gli occhi chiusi.
E sotto filtri accesi per la sera
Un sistema di cicatrici le pozzanghere
Spazi neri incrostati e chiari
Il marchio a fuoco sul braccino
I denti uno per uno.

Elles creusaient la lumière dans le sable, les petites mains ;
Le soir, Norandino et Lucina léchaient

Le mur s'ils le pouvaient,
Surpris par l'orque,
Par le dentiste de la peur,
Main droite sur la poitrine, paume sur le cœur,
Croisant de profil son menton pointu,
Un triangle cireux, joues et front,
Deux petits bols vides, les yeux clos.
Et dessous, des filtres allumés pour le soir,
Un système de cicatrices les mares,
Des espaces noirs encroûtés et clairs,
La marque au feu sur le petit bras,
Les dents l'une après l'autre.

Il suo dolore stizzito la bambina
Non volendo trascinare
Puntava le ginocchia al ponte
Le mani al cerchio in ferro
Del liberty ricamo ribattuto.
Essen il parco oltre i suoi canali
Passava all'orizzonte lentamente
Il treno da Fossoli, Italien.
Penetrante e lungo in stazione capolinea
Con i lamenti accatasti mentre
Correva sul balcone in villa la bambina
E la vestina le zampe separava
Dai collo nudo.
Acuti come lamenti per soprano e contralto
Flauto clarinetto e vibrafono
Dalla Essen Konzerthaus intanto
Salivano in applauso a spirale
E si spegnevano struggenti
I Kindertotenlieder
Di Mahler.

Ne voulant traîner sa douleur⁵
Énervée, la fillette
Arc-boutait ses genoux au pont,
Ses mains sur l'anneau de fer,
Broderie forgée de style art déco.
Essen, le parc au-delà de ses canaux,
Le train venant de Fossoli⁶, Italien.
[Ici Italien est de l'allemand]
Passait lentement à l'horizon.
Dans la tête de ligne, pénétrant et long.
Avec ses plaintes amoncelées tandis
Que la fillette courait sur le balcon de la villa
Et que sa petite robe séparait ses jambettes
De son cou nu.
Aigus comme des lamentations pour soprano et contralto,
Flûte, clarinette et vibraphone,
Depuis la Essen Konzerthaus, entre-temps,
Montaient en spirales les applaudissements
Et, déchirants, s'éteignaient,
Les Kindertotenlieder
De Malher.

Di quando la morte va viene dal corpo
Anche tre volte per notte
La quercia all'entrata del campo
Schiantata nel vento dal fulmine
Del dio elettrico del cielo,
Qui la sola trascendenza

⁵ Pas de virgule après douleur [N.d.T.]

⁶ *Fossoli* : seul camp de concentration italien au cours de la Seconde guerre mondiale [N.d.T.].

È il recupero in sei ore di altre forze,
Come pesci in una polla
Asfissianti sotto lo strato di ghiaccio
Tra la terra e il cielo.
Disumanandoti se piangi
Ti libero io
Da ogni necessità a essere vivo.
E riderò insieme al mio amico dopocena
Vergognandomi di lui se cederà.
Lo lanciò in aria due o tre volte
Come un pallone
Finché ricadde sventrato sui fili.
Aveva un volto normale. Rideva.

Depuis que la mort va elle vient du corps,
Même trois fois par nuit.
Le chêne à l'entrée du camp,
Déraciné dans le vent par la foudre
Du dieu électrique du ciel,
Ici la récupération en six heures d'autres forces
Est la seule transcendance,
Comme des poissons dans une mare
S'asphyxiant sous une couche de glace
Entre terre et ciel.
Te déshumanisant si tu pleures,
C'est moi qui te libère
De toute nécessité d'être vivant.
Et, après le dîner, avec mon ami, je rirai,
Ayant honte de lui s'il cédait.
Il le lança en l'air deux ou trois fois,
Comme un ballon,
Jusqu'à ce qu'il retombe éventré sur les fils.
Il avait un visage normal. Il riait.

Russia

Sono la pietrificazione di un impasto
Marmoreo, un diaspro cristallino
Le sezioni accostate dei crani dei coscritti
Morti fatti di ghiaccio di cancrena
Dita mozze piedi verdi pidocchi.
O forse devo rifarmi al mito
Delle parole congelate
Proferite dai soldati in battaglia
E sospese dal freddo nell'aria
Prima di sciogliersi in primavera?

Russie

Les sections des crânes des conscrits rapprochées,
Morts faits de glace, de gangrène,
Pieds verts, poux, doigts coupés,
Sont la pétrification d'un gâchage Marmoréen,
Un jaspé cristallin.
Ou peut-être dois-je me référer au mythe
Des mots gelés
Proférés par les soldats en bataille
Et suspendus en l'air par le froid
Avant de fondre au printemps ?

Nord Africa

III

Era marzo che persino ti spuntava
Tra i piedi anche lì,
Sentivi prima la puzza
Come un'ondata
Che precedeva il camion
E lo seguiva.
Si portavano appresso delle pecore,
Gli occhi di fuoco,
Per le incursioni nelle tende
Le legavano.

II

Saper sentire il caldo di tanta sabbia e amarla
Anche se da principio è repellente soffoca
La senti in gola, brucia, dopo una settimana
Cominci a non poterne fare a meno
Ne cogli e ridesideri il contatto
Sulla pelle indurita, lavata e rilavata
Nell'acqua salata.

I

E noi ci si attrezza per il remoto
Una palma dietro l'altra
Su una nave ossessionata dalle isole
Per un porto nascosto nella luce.

Afrique du nord⁷

III

C'était le mois de mars qui fleurissait
Même entre nos pieds,
Nous sentions d'abord la mauvaise odeur
Tel un flot
Qui précédait le camion
Et lui emboîtait ensuite le pas.
Lors des incursions dans les tentes,
Les yeux en feu,
Ils emportaient des brebis,
Les liaient.

II

Savoir sentir la chaleur de tant de sable et l'aimer
Même si tout d'abord il est repoussant, il étouffe,
On le sent dans sa gorge, il brûle, une semaine plus tard,
On commence à ne plus pouvoir s'en passer,
On en saisi et en redésire le contact
Sur une peau durcie, lavée et relavée
Dans l'eau salée.

I

Et, un palmier après l'autre,
On s'équipe pour les lointains,
Sur un navire hanté par les îles,
À cause d'un port caché dans la lumière.

⁷ L'ordre des strophes n'est pas respecté [N.d.T.].

Era un tronco eretto e spoglio
Con un ramo sporgente
Non un soldato di guardia
Non un soldato col fucile puntato
Nella notte caduta imparzialmente
A profumare i boschi di confine.
Dal tappeto di aghi di pino
Ormai sfolgoranti nel sole
Una falange un dito la mano
«Poi fu solo grido
Poi silenzio». Così mi disse,
Inciampando nel tronco,
Il fiume pauroso,
Che poteva andarsene
Col suo segreto dentro
A spappolarsi
Contro la diga.

C'était un tronc droit, dépouillé
Avec une branche qui dépassait,
Pas le moindre soldat de garde,
Pas le moindre soldat au fusil pointé
Dans la nuit tombée avec impartialité,
Pour embaumer les bois frontaliers.
Depuis le tapis des aiguilles de pin,
Désormais resplendissantes dans le soleil,
Une phalange, un doigt, la main.
« Puis ce fut seulement un cri,
Puis le silence ». C'est-ce qu'il me dit,
Trébuchant sur le tronc,
La rivière effroyable,

Qui, avec son secret,
Pouvait s'en aller
Se fracasser
Contre la digue.

Nella rivalità tra formazioni
Alla ricerca di cibo e di armi
Una gestione del territorio
Fatta di azioni dimostrative
Rastrellamenti fosse comuni
E dopo ogni massacro di spia
Ombre gettate sopra
Un pavimento di piastrelle
In coperte avvoltole,
Sacchi dalle forme abbandonate.
Reclinato il capo al tronco
Tra cavo e cavo
Sulla pelliccia bianca della valle,
Il berretto rovesciato sul rosso
A trattenere gli intestini
E brandelli di zaino dalle spalle
A spiovere sull'erba.
Dal petto riluceva un amuleto rosso sangue
Lungo il fianco destro sollevato
Sulle gambe arcuate.
Un'altra bomba ancora stretta in mano
Come una lattina
Di domenica sul prato.

Dans la rivalité entre formations
À la recherche de nourriture et d'armes,

Une gestion du territoire
Faites d'actions démonstratives,
Ratissages, fosses communes,
Et après toute exécution d'espion,
Des ombres jetées
Sur un pavement carrelé
Enveloppées de couvertures,
Des sacs aux formes lasses.
La tête recroquevillée sur le tronc
D'un creux à l'autre,
Sur la fourrure blanche de la vallée
La casquette sur le rouge renversée
Pour retenir les intestins,
Et des lambeaux de sac à dos sur les épaules
Tombant sur l'herbe.
Sur sa poitrine brillait une amulette rouge sang,
Le long de son côté droit soulevé
Sur des jambes arquées.
Une autre grenade encore serrée dans sa main,
Comme le dimanche
Une cannette, sur une pelouse.

Una faccia da artista da circo
Logorata dall'uso, un po' a sghimbescio
Nella giacca lustrata, istoriata da anni di sobbalzi
Di braccia levate.

Raggiunta l'età in cui viene la guerra,
Tenente carrista orgoglioso mortaista esperto
Sminatore, il fremito del rischio sulla guancia.

Nel mezzo sputo dritto contro vento
Al rivale di territorio

Boccale di metallo lavorato alla moresca
Asfalto tra i ginocchi.

Dopo l'amputazione il sonno è una precarietà
Fino al giorno della medaglia sulla giacca
Lustrata al finestrone.
Come un vino forte l'aria dopo il temporale
Onda dal selciato il suo nitore.

Une trogne d'artiste de cirque,
Avachie d'avoir trop servie, un peu de guingois,
Dans sa veste lustrée, historiée par des années
De soubresauts, de bras levés.

Ayant atteint l'âge auquel survient la guerre,
Orgueilleux lieutenant tankiste, expert mortieriste,
Démineur, le frémissement du risque sur la joue.

Dans le crachotement droit à contrevent,
À son rival du territoire,
Un pichet de métal décoré à la moresque,
De l'asphalte entre les genoux.

Après une amputation, le sommeil est précaire
Jusqu'au jour de la médaille agrafée sur la veste
Lustrée par la grande baie.
Comme un vin fort, l'air après la tempête,
Une vague de netteté depuis le pavé.

Il primo giorno del suo non risvegliarsi
Quasi sembra che a staccarsi dalle foglie

Dica di no
Ci pensi su, riscopra
La natura tra le bombe.
Ieri stringeva il pugno alzato
Lo scagliava contro i vetri dell'androne,
Oggi è frastornato, vede solo
Palloni fuoruscire
Dal muro in verticale delle tombe,
Bianchi e rossi come capi mozzati
Ricadere sul selciato.
Ma poi i cipressi lo terranno quieto
Sussurrandogli i nomi dei venti,
Il filamento di platino sciogliendogli tra i denti.

Le premier jour de son non-réveil,
Il semble presque, qu'à se détacher des feuilles,
Il dise non,
Y réfléchisse, redécouvre
La nature parmi les bombes.
Hier, il serrait son poing levé,
Le lançait contre les vitres de l'entrée,
Aujourd'hui, il est tout étourdi, depuis le mur
vertical des tombes, il voit seulement,
Des ballons monter,
Blancs et rouges comme des têtes coupées,
Retomber sur le pavé.
Mais ensuite, les cyprès, lui susurrant
Les noms des vents, le filament de platine fondant
Entre ses dents, le tiendront tranquille.

Franco Buffoni

Poèmes

(tr. : Franck Merger)

Là-bas, entre le désert de sable et le désert de la mer
M'apparut un jeune taxi portant moustaches.
Il regardait la mer et sentait le sable,
Il n'avait pas de passager à transporter,
Rien que les deux espaces de couleur
À contempler, debout,
Les coudes appuyés contre la portière.
Je passais par hasard, répondis-je en plaisantant
Sur le brouillard, un hasard, laissé derrière moi à Malpensa
À déployer entre les deux déserts jumeaux.

On les peignait en rose sur fond blanc,
Les types comme moi en Étrurie,
Tandis que les autres étaient en rouge foncé,
Prêts pour la guerre,
Les femmes en bleu marine.
Il y avait pour tous de la place et un rôle dans les fresques :
Le plaisir, le commandement, la progéniture.
Et ici, dans l'arrière-boutique de la médina,
Serrant à la taille et aux chevilles, large sur les hanches,
La main à peine effleure le tissu,
Soie, rosée et serpolet, pour montrer
Le mouvement juste à la vague pareil,
Se gonflant en un ouragan à tout rompre,
Se changeant en un silence hors d'haleine au voile accroché...
Et puis à nouveau en un geste lent

Qui doucement le soulève
Dans des pulsations originelles
Et me pousse vers l'orient.

Bijoux en spatules d'os et coquillages
Écuelles en bois sculpté, plumes d'autruche, fragments
De décorations funéraires.
Je veux que ma seconde
Tentative d'en finir
Ait lieu ici, au septentrion
Du Sud du monde,
Vers le cippe marquant de la Libye la frontière,
Les boutiques des marchands aux tissus déployés,
Les vasques des orfèvres, la petite mosquée...

Masques, statuettes, amulettes, bijoux,
Vases, escabelles, assiettes, bibelots.
N'est-ce pas là ce qui pour finir m'attirait ?
La désordonnance de l'ordre, l'ébène
Et le bois de thuya, de citronnier
Incrustés de nacre et de fils d'argent,
Les mains des marqueteurs sur des fibules et des colliers,
Des bracelets à fermoir, Ghadamès.

Comment ne pas cesser de désirer
Dans cet antique royaume rural
Autonome et autosuffisant
Regardant la mer de Bizerte
La servitude d'une nuit

Le quartier libre au petit matin

D'antiques techniques de panification
Pour pêcheurs, sauniers, marins
Venus d'Égypte, de Syrie, du Liban, de Jordanie
Et qui abordent encore dans cet emporium
De la Méditerranée où étaient les écuries
Romaines et les entrepôts
Pour les céréales et les fenaisons, les greniers.

Geste conscient de défi au destin
Être là-bas à une heure vingt sur le môle
Quand tout est quiétude, quand la mer se tait.
Bizerte, toi, ville
À l'amabilité innombrable
Tu présentes des arabesques dessinées en silence
Par les cimes des arbres dans le ciel
Et lune transitoire
Du môle au pont au môle à nouveau
Au gré des pas
Audacieux vers l'arsenal et vigilants dans les ruelles
Crasseuses et pleines de gabiers, de mousses, de timoniers.

Armé de la rage seule commencer
Par les quatre types qui attendent calmement le bac
Enfoncé dans la saveur
Qu'a la nuit sur le flanc de la colline
Tandis que la lune brille dans les cordages
Du bateau de pêche
Je note que les nuques de près
S'échangent des signes de connivence,
Envie de ruer qui agite les jambes les poings fermés.
Puis à genoux à quatre pattes couché
Après avoir cuisiné
Pour toi et tes trois amis berbères
Qui rient en attendant l'ordre
Éteignent leur cigarette boivent

Renversent la tête souverains
Tendent les mains.

Au-delà des champs d'orge et des oliveraies
Telles des sculptures mobiles les premières dunes
Élevées cette nuit par le vent.
Bizerte cadette amoncelée
Rafale de libeccio pour guérir
Bains dans le vent
Rangées en ordre canaux entre les escaliers
Chaises longues décousues île hors service la mer bat
Abat écrase des nerfs de baisers
Balafrés par la hâte : il sort, déambule maintenant
Merveille dans le ciel, le matin.

Nous nous faisons tous un peu beugner rue Ardéatine
Sur cinq voies quand au maximum
Il en faudrait deux
Sans café à sept heures du matin.
Certains furent achevés à coups de crosse
On les a retrouvés le crâne défoncé.
Ils étaient ivres sur la fin les assassins
Et ils rataient leur cible.
L'un de ces hommes était ici près de la sortie bouchée
Il s'était traîné presque mort.

Ils paraissent même bien élevés
Les gens au cœur du matin
Qui viennent de se lever

Entourés de bruits silencieux
Et couronnés d'un ciel pudique et changeant.
Ici rue des Portugais on s'en rend compte aux pas
Qui à sept heures sur les pavés de Rome
Résonnent comme des xylophones
Heurtés de légères baguettes.
Un jour j'ai découvert en le descendant
Qu'il s'appelait rue Rasella
Mon raccourci du matin menant au Quirinal.
J'y ai cherché des plaques, des panneaux. Mais rien
Que fumée noire, vieilles enseignes,
Volets du temps de l'embuscade,
Quelques cailloux ébréchés.

Idris, enroué et rembruni, s'approche
Ce matin de l'étal à poisson
Dans un geste puissant et mou d'homme mal luné
Qui n'a pas dormi, je le vois,
Il enfile lourdement son tablier
Dispose de la glace et des couteaux un peu partout
Mais il a bu
Et siffle des mots du Levant
Enroué et rembruni
En laissant toutefois Dieu tranquille
Devant Giordano Bruno.

Que fait Rome ce matin ?
Les lumières ne s'éteignent pas et les bruits
Tardent à venir, on n'entend

Que de lents gargouillis. Après le réveil
Et l'amour imprévu
En ce non-jour férié
Elle s'est rendormie
Bienheureuse.
Rome à toute vitesse, Rome éperdue
Et désarticulée, tu es maintenant la viole
Qui désaccordée faisait enrager
La chanteuse au carrefour piéton.
Le foulard tremblait et la colère le faisait ondoyer.

L'idée de se sentir heureux
Pour une chambre prise en location
Et plutôt près du centre
La famille est charmante
Et on peut presque y mettre les courses...
À Rome aussi quand au mois d'août
Pour faire des courants d'air
On ouvre les portes du fond,
Des cours intérieures on voit tout à coup
Les profondeurs. Et les cuisinières, les blanchisseuses,
Les serviteurs charmants...

Des couples beaucoup de couples de couleur
Avec le petit mousseux qu'on boit aux pique-niques
Certains avec des enfants déjà
La nappe le thermos la glacière
Sur l'herbe de la Villa Borghèse
Et moi qui passe sans un regard.

Ma décision était prise
Ce serait la Rome baroque la Rome tibérine
Vers la promenade de la rue Ripetta.
Un matin sur le point de signer pour Monteverde Vecchio
(Une villa début vingtième : autant
Continuer à habiter à Varèse)
Je me dis Si Rome est Rome
C'est ici seulement entre Saint-Ignace et la place du Peuple
Avec les terrasses et les frontons. C'est ici que je deviendrai
Un vieux casse-bonbon.

Dans le froid sombre du centre d'accueil
Des Kurdes, des Géorgiens, des Bosniaques, des Arméniens
Solides et déterminés.
Une fois le coin contourné un ciel urbain
Svelte et élégant
Car avec du citron on peut tout cuisiner.

Publications colloques recherches
Cours financements séminaires,
Entre n'être rien et être en acte
N'existe que le déclic
Mental tandis que les membres

Pendent inertes
L'un et l'autre opposant
À la réflexion le manque
De sens.
Mon poumon se tient précautionneusement debout
Sur le seuil du grand amphi
Parmi les colonnes du vestibule
Et attend l'hôte étranger
Le vice-doyen et les autres gens.

Gay Pride à Rome

« Et où est-ce que nous prenons le café ? »,
Demande la plus faible, la plus âgée
Fatiguée de marcher. À la Maison du Cinéma
Derrière la place de Sienne.
Elles ne s'étaient pas rendu compte que j'étais là
Dans le petit jardin du musée Canonica,
Il y avait eu entre elles des effusions
Une étreinte passionnée, un baiser lèvres à lèvres.
Elles parlaient en français, l'une avec un accent italien
« Mon amour, lui disait-elle, quel bonheur
De nouveau ensemble en ces lieux. »

Dès qu'elles me virent, leur abandon prit fin
Les deux corps s'éloignèrent l'un de l'autre sur le banc.
Les chaussures de sport,
Les chevilles gonflées de la plus âgée.

Ce soir-là, dès que la chaleur céda,
Je fis une promenade jusqu'à Campo de' Fiori,
Pizzeria à l'angle, à une table assis l'un en face de l'autre,
Jeunes, bien comme il faut, timides et rayonnants,

Droits sur leur chaise et tenant le menu, le feuilletant,
Ils se donnaient leur avis
Avec une grande délicatesse.
Je lus une telle dignité dans ce geste bien élevé
Adressé au serveur, un tel bonheur
D'être là,
Si ferme, si intense. Je penserai à eux deux pour toujours, décidai-je,
Bien droits sur leur chaise et tenant le menu.